

Vivre, c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner.

GEORGES PEREC

Les générations mortes pèsent sur le cerveau des vivants.

PIERRE BERGOUNIOUX

Des cent membres et visages de chaque chose, j'en retiens un, parfois pour l'effleurer, pour le lécher seulement, et parfois pour le ronger jusqu'à l'os.

MONTAIGNE

Un jour, la bibliothèque de mon père s'est mise à déborder : elle ne couvrait plus seulement les murs du séjour, du couloir et de l'escalier, mais envahissait les chambres et même le garage. Devant tant d'abondance, j'aimais à me répéter que les livres n'étaient pas là pour être lus, mais pour ne pas être oubliés. La formule confortait ma paresse et encourageait le rêve. Aussi loin que remontaient mes souvenirs, j'avais assisté au fil des années à l'édification du monument – car c'en était un. Chaque semaine apportait son offrande, qui trouvait sa place sur une étagère. La construction de l'édifice ne cessa qu'avec la mort de son concepteur, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. À l'évidence, je n'héritais pas seulement d'un amoncellement de livres, mais d'une œuvre.

La tâche m'incombait désormais de déceler, sous la profusion de matière, les tonalités, les résonances, les préférences, les obsessions. Et mon regard se mit à vagabonder sur les rayonnages comme à la surface d'un tableau, dont le motif se révélerait sous l'insistance du regard. Sur deux des murs du salon, les « œuvres complètes » constituaient des masses compactes et monochromes que mes yeux survolèrent sans jamais se poser : il y avait le rouge et or de Victor Hugo, le vert bronze de Shakespeare, le brun de Flaubert, le bleu marine de Giono, le vert amande de Diderot, les ors des Pléiade, les blancs NRF d'Artaud et de Bataille, le gris souris de Nietzsche, le jaune vif des Classiques Garnier, l'interminable

correspondance de George Sand et le rouge discret des *Lettres à Madame Hanska*... Pris de vertige, mon œil s'attarda, cependant, sur le jaune et l'orange des « classiques bilingues » grecs et latins édités par Les Belles Lettres, qui remplissaient l'une des deux petites bibliothèques situées de part et d'autre de la cheminée. En soixante ans, leurs couleurs avaient pâli, me semblait-il, mais leur pouvoir demeurait intact : il me suffisait de poser les yeux sur la longue rangée des Platon ou des Cicéron pour que ressuscite aussitôt l'image du tapis rouge qui couvrait le sol du séjour de la villa d'Alger, devant la fenêtre donnant sur le jardin. C'était là que, assise en tailleur, j'avais découpé, avant même de savoir lire, les pages de certains de ces volumes orange et jaunes, aussi précieux qu'indéchiffrables. Eux seuls me reliaient directement à la lumière, au bonheur, aux frissons de cette enfance passée sous un autre ciel.

À douze ans, je pensais l'avoir quittée sans regrets, cette terre de l'enfance. C'était l'enfance qui me quittait, en même temps que je quittais le lieu qui l'avait nourrie. La concomitance me séduisait – ou me consolait : une adolescente inconnue poursuivrait, ailleurs, le chemin, de l'autre côté de la mer. L'ailleurs ne serait pas seulement la « métropole », puisqu'il n'y aurait plus de métropole. L'ailleurs serait le monde entier qu'elle parcourrait sans patrie. Après une dernière traversée, dans les premiers jours de juillet 1961, le décor cessa d'être bleu et blanc pour devenir vert et or : la « maison de vacances » en pierre de taille nichée au cœur du Sud-Ouest se transforma en maison tout court. C'est à la suite de ce changement de statut que les murs du salon ne suffirent plus pour contenir tous les livres et que le couloir fut réquisitionné pour agrandir la bibliothèque.

Sur ces nouvelles étagères, nulle présence d'« œuvres complètes », mais une variété infinie de couleurs, de formats,

d'usure, et un seul sujet : l'Algérie. Insensiblement, je les avais vues se remplir et je notais parfois la fierté de mon père devant certains volumes, éditions rares et anciennes, ou témoignages uniques, comme ces *Dix ans à travers l'Islam (1834-1844)*, écrit par un certain Léon Roches, interprète, et secrétaire intime d'Abd el-Kader, ou bien ces *Campagnes de l'armée d'Afrique* racontées par le duc d'Orléans, et aussi ces *Notes de route* d'Isabelle Eberhardt, une édition de 1914 qui partait en lambeaux mais qu'il semblait chérir tout particulièrement. À côté des récits de voyages de Maupassant, de Fromentin, de Victor Marguerite et d'Ernest Feydeau, se glissait une belle édition illustrée d'*Il y a encore des paradis* de Montherlant. Celle-ci, imprimée à Alger par P. & G. Soubiron, datait de 1935. Mon père avait alors vingt-trois ans : le « paradis » venait de fêter son centenaire.

Debout devant ce mur où s'étaient rassemblés, en trente ans, bien plus de cent volumes, je prenais conscience de la distance que j'avais toujours pris soin d'entretenir entre ces livres et moi. Pas une seule fois, je ne m'étais plongée dans les multiples récits de la « conquête », pas plus que je ne m'approchais des analyses de tous bords de cette « guerre de libération » pendant laquelle j'avais grandi. Je m'étais contentée de feuilleter les livres illustrés, privilégiant les plus récents, ceux qui offraient des images d'une ville que j'avais connue et je m'amusais à projeter la silhouette de mon corps d'enfant sur le trottoir d'une rue familière, où j'aurais fort bien pu me trouver le jour où avait été prise la photo. Mon seul plaisir était de deviner le nom des rues ou des parcs photographiés. Fixant l'image, j'étais saisie d'une délicieuse ivresse, me répétant, presque incrédule : j'ai poussé la porte de cette boutique,

je suis entrée dans ce cinéma, j'ai dévalé ces escaliers, je suis passée sous cet arbre, je me suis assise sur ce banc du parc Mont-Riant, je suis montée dans ce trolley, le J, et aussi dans le I. M'accrochant à la grâce de cette mémoire topographique, je retrouvais l'enfance légère. Mais les années passant, ce « j'ai dévalé ces escaliers » s'était mis à prendre un caractère de plus en plus irréel et je me rendais compte à quel point l'histoire de cette « autre France » (titre d'un de ces grands livres reliés publiés à l'occasion du centenaire de l'Algérie française) était révolue, à quel point cette enfance, encore si présente en moi, appartenait à un monde qui n'existait plus, et surtout à quel point étaient brèves, tout autant que mes années d'enfance, ces cent trente-deux années de conquête et de colonie. Pas même un siècle et demi. Un peu moins de cinquante mille jours. Et combien de centaines d'ouvrages s'étaient écrits, et s'écrivaient toujours, sur – et à cause de – ces cinquante mille jours? Devant moi, des milliers de pages racontaient l'ombre et la lumière, les morts et les espoirs, les massacres et les exploits, les joies et les déchirements.

L'achat de chacun de ces livres avait été le seul moyen qu'avait trouvé mon père pour que son corps se sente encore relié au pays où il avait vécu jusqu'à l'âge de cinquante ans. Ainsi, sans doute, certains matins, ou certains soirs, se gavait-il de phrases et d'images, s'offrant pendant quelques heures le luxe de vivre au temps de « l'autre France ». Cette « bibliothèque du couloir », comme on l'appelait dans la famille, était en réalité toute une vie ressuscitée, cette courte vie de « l'Algérie française ». Le hasard m'avait fait naître sur un morceau de territoire dont l'histoire pouvait s'inscrire entre deux dates, comme sur une tombe: 1830-1962. Une histoire qui, comme toutes les histoires, aurait pu ne pas avoir lieu. Tel un corps, l'Algérie française était née, avait vécu, était

morte. Née et morte dans la douleur du sang versé. Mais sa vie, sa courte et longue vie de cent trente-deux années, s'était, comme toutes les vies, nourrie de rêves inaccessibles et de prouesses réalisées. Le pays, tel un être, avait grandi, avait mûri, s'était épanoui dans la douceur de sa lumière, avant de perdre peu à peu ses forces et sa foi, rattrapé, dépassé, bouleversé par une Histoire plus grande encore.

De quoi avais-je cherché à me protéger en me tenant à distance jusqu'à la mort de mon père de cette « bibliothèque d'Algérie », comme il aimait à la nommer et qui faisait sa fierté? Avais-je tout simplement refusé d'inscrire la date de mort sur la tombe? Devant ces étagères qui montaient jusqu'au plafond, l'heure était-elle venue de tenter une explication? Un à un, je me mis à lire tous les titres inscrits sur le dos de ces livres fermés. Il semblait que seule leur taille eût déterminé la place de chaque volume, sans aucun souci de chronologie. Je me retrouvais devant un bloc informe de cent trente ans d'histoire, dans lequel il m'apparut urgent de mettre de l'ordre, si je voulais y trouver ma place, tout au bout de la chaîne. En commençant par le commencement, en somme.